

Annecy. Septembre 2025. Autour de la bavette au poivre, les 3 pichets du vin le moins cher du pays dissimulent les frites à volonté qui débordent sur le plateau du Flunch. Laissant exprès son breuvage à qui pourrait l'empoisonner sans mal, Maurice se lève pour remplir une carafe d'eau et de glaçons à la fontaine du restaurant, avant de se rasseoir et de vider la mignonnette de Ricard dans son verre jusqu'à la dernière goutte. Dehors, la pluie frappe le parking du centre commercial. Chaque bruit de talon fait lever les yeux au strabisme éthylique de Maurice, qui ne l'empêche pourtant pas d'analyser, dans leurs moindres recoins, les fesses de passage. Sur l'écran de son téléphone qui sonne, s'affiche « Pierrot », chef étoilé à Genève et parrain de sa fille. Maurice décroche :

- _ Comment va, pine de cuistot ?
- _ Ma femme s'est barrée !
- _ Toi aussi ?
- _ C'est pas possible ?!
- _ Juré. Toi d'abord...
- _ La pression du resto, puis ça fait 15 ans, elle n'a connu que moi... Bref, j'en sais trop rien au final. Tu sais, les bonnes femmes ! Et toi ?
- _ Elle a pris une barque avec la petite pour le nouveau monde.
- _ Ah !
- _ Ouais, elle s'est fait remplir la terrine avec du mou de veau par la secte à Tom Cruise, je sais plus leur blaze.
- _ Les scientologues ?
- _ Voilà, c'est ça. Puis elle en a eu marre que je me crois à la percée du vin jaune, la Justine.

Pierrot ne comprend pas :

- _ Comment ça ?
- _ Elle m'a gaulé en train de planter mon robinet dans une barrique, ma voisine de 120 kilos. J'étais rond comme une piste d'hélicoptère, j'ai même pas le souvenir.
- _ J'espère que je reverrai la petite au moins.
- _ Au pire tu pourras envoyer de la fraîche pour les fêtes à neuneu.
- _ Super... Bref. Bon, sinon tu viens quant à Genève ?
- _ J'ai un chantier à finir, et faut aussi que j'achète une nouvelle tire.
- _ Et la golf ?
- _ Je me suis pris pour Rémy Julienne.
- _ M'expliques pas, j'ai compris...
- _ Je te bigophone, t'inquiètes.
- _ Je compte sur toi, je t'embrasse.

Son repas terminé, Maurice retourne sur le chantier du lotissement en construction attenant au centre commercial. Il fait d'abord un passage rapide par les toilettes de la base de vie du chantier pour se faire un « speedball » avant de prendre son poste. Maurice joue de la pelle, de la brouette et de la bétonnière entre deux transports de sacs de ciment de 35 kg sur les épaules. Durant les courtes pauses cigarettes, il essaye d'engager la conversation avec deux

collègues manœuvres au fort accent slave, mais en vain. Ceux-ci ne pipent mots, excepté entre eux, mais dans leur langue maternelle et à peine du bout des lèvres.

Maurice trime. Il transpire son alcool à grosses gouttes. Son téléphone dans la poche, il essaye de se tenir au plus près de ses deux collègues des pays de l'est montés sur leur échafaudage. Ceux-ci acceptent un café offert de bon cœur pendant la pause, mais se tiennent à bonne distance de Maurice, le regardant d'un œil inquisiteur. La journée terminée et la signature posée sur la feuille d'émargement de la boîte d'intérim, Maurice regagne son Air BnB et envoie un message crypté à son chef :

* Approche difficile et couverture compromise. A vos ordres, mon Capitaine *

Le Capitaine répond :

Salut, Momo. T'es grillé mon poulet. Et rien d'exploitable sur les écoutes, que des banalités. Trouves un véhicule et retour au bercail

De retour à son logement provisoire, Maurice télécharge un bon de commande de la SDAT depuis ses mails et se rend en bus dans la zone commerciale « Grand », après avoir effectué ses rites de fin de journée (masturbation, douche et litre de vin rouge). Dans le garage Mercedes, et comme Mesrine en achetant la BMW dans laquelle il a été exécuté, Maurice s'approche d'une SL500 V8 de 1990, il pose sa main sur le toit et dit au vendeur :

_ Je veux ça.

Pendant que le concessionnaire vérifie le bon de commande, Maurice caresse le cuir de la voiture d'une main, tenant le volant d'une autre et s'imagine déjà en train de pousser les rapports en faisant le bruit du moteur avec sa bouche. Le vendeur lève les yeux au ciel. Maurice demande ensuite de repartir immédiatement avec la Mercedes. Le vendeur lui indique qu'elle doit d'abord être préparée, mais Maurice insiste lourdement. Alors le commercial accepte de faire un effort et demande au garage de préparer la voiture immédiatement pendant qu'il fait les papiers. La voiture prête, Maurice place sa valise dans le coffre, il visse sa casquette sur sa tête et prend place. Il branche ensuite son téléphone au poste de radio et lance le morceau « Driftin » de Snak the ripper.

Les traits en pointillés de l'autoroute A6 qui défilent sous la SL500 semblent ne former qu'une ligne continue. Maurice fonce, tout fier de sa nouvelle voiture de fonction. Mais sa fierté s'estompe un peu quand il arrive au siège de la SDAT et qu'il aperçoit le capitaine qui l'attend derrière la fenêtre de son bureau, le visage couleur pivoine.

Évidemment, dans le bureau, il prend un soufflons concernant la gestion de l'argent du contribuable, mais Maurice fixe la rue où passe une jolie jeune fille en jupe très courte. Le capitaine aborde ensuite le sujet de la mission en cours. Durant la discussion, Maurice explique au Capitaine qu'il ne comprend pas comment les deux hommes ont pu mettre sa couverture à mal, et se demande comment il peut être si connu. Le Capitaine répond d'un air interrogatif :

_ Un ancien voyou fiché au grand banditisme devenu officier de police judiciaire du jour au lendemain ?

Maurice allonge ses jambes croisées et s'allume une cigarette. Puis, le Capitaine reprend :

_ Tu es directement lié au bureau, tu as des comptes à rendre, tu ne travailles pas sans filet Momo. Nous te reconnaissions. Il en serait autrement si tu étais clandestin comme dans d'autres services... Dis-toi que tu as beaucoup de chance, espèce de grand con.

Maurice comprend alors que le capitaine fait allusion à une mission précédente* et à son escapade de retour de Turquie. Maurice écrase sa cigarette dans le cendrier, crache sa fumée sur le côté et tout en se levant dit :

_ Entendu.

Et avant que Maurice ne salut au garde à vous, le capitaine lui demande de rentrer chez lui et de prendre un peu de repos en attendant les ordres pour poursuivre la mission.

Depuis sa séparation d'avec Justine, Maurice occupe une chambre de bonne sous les toits de l'immeuble qui abrite l'épicerie de son amie Germaine. Une adresse bien pratique pour se ravitailler et se sentir moins seul. Comme à son habitude, avant de remonter chez lui, Maurice s'arrête tailler le bout de gras avec Germaine. Toujours assise sur son tabouret «trois marches» derrière sa caisse, Germaine propose à Maurice de prendre une bière forte dans le frigo vitré. Maurice s'exécute, pose une pièce sur le comptoir et s'assoit sur le rebord de la vitrine.

_ Remets ta ferraille dans ton morlingue, beau prince, c'est de bon coeur. Lui envoi l'épicier.

_ Que néni, pas toujours pour ta pomme. Lui répond Maurice.

Germaine pousse la pièce au bout du comptoir vers Maurice et tourne la tête sur le côté d'un air dédaigneux avant de demander :

_ Et sinon, des nouvelles de ta rombière ?

_ Non, sûrement en train de se faire trousser par un yankee. Et toi, marraine la bonne fée ?

_ Tu vois, je traîne ma vieille carcasse tant qu'elle tient encore debout. Et tantôt, j'ai achevé mon tricot avant que le temps ne se gâte et qu'il me fasse pointer les rustines.

Maurice avale sa canette d'un trait et se lève en disant :

_ En parlant de cyclisme, faut que j'aille me secouer la pompe à vélo. Je te bise ma Germaine.

L'épicier laisse Maurice rejoindre la porte et lui lance avant qu'il sorte :

_ Sèche cette eau salée sur ton visage mon bon pêcheur, la balle ne manque pas de morues...

Maurice esquisse un sourire, fais un signe de la tête comme pour la remercier et sort de la boutique. Il monte les escaliers de l'immeuble et une fois dans sa chambre, il allume la télé, en fond, pour se faire une compagnie avant d'ouvrir son tiroir magique. Il en sort une poudre d'étoiles qui fabrique des nuages et fait voir les anges... « Abracadabra » : Maurice a disparu, enfoncé dans le creux des coussins du canapé, les yeux fermés et la bouche entrebâillée, sa cigarette entre les doigts, seule et consumée. Ce sont des bouffées de chaleur qui réveille notre officier tard dans la nuit, tandis que la drogue transpire par tous les pores de sa peau. Maurice prend une douche pendant que le café coule et qu'au-dehors s'entrecroisent les infirmières qui terminent leur astreinte et les éboueurs qui commencent leurs tournées. Planté ensuite devant la fenêtre comme un poireau en hiver, Maurice scrute la rue et écoute son bruissement. Il plane.

Durant les quatre jours suivants, le parcours du bonhomme se réduit du lit aux toilettes. « Dans l'abus, dans sa bulle », un message du Capitaine le ramène à la réalité. Maurice se rase, enfile des habits propres, prise un trait de cocaïne avec un café serré pour avoir l'air alerte et rejoint sa voiture. Quand il sort du bâtiment, Germaine postée devant son échoppe l'apostrophe :

— Bé mon cochon, belle diligence pour un shérif !

Tout sourire, Maurice salut Germaine de la main et monte dans son coupé Mercedes, puis prend la route du siège de la SDAT. Sur place, comme d'habitude, les moqueries et les ricanements vont bon train dans le service quand Maurice traverse les bureaux les yeux carrés. Depuis son bureau capitonné, le capitaine demande à Maurice de l'attendre dans l'open space occupés par ses collègues. Maurice se pose devant un bureau inoccupé et attend. Le capitaine le fait poirotter quinze bonnes minutes, et pendant que Maurice manque de s'endormir sur sa chaise, le capitaine le fait sursauter comme souvent :

— Garde à vous !

Et bien sûr, Maurice manque de tomber après avoir sauté sur sa chaise. Mais à la place d'en sourire comme à son habitude, le capitaine est surpris et s'arrête sur la crosse qui dépasse de son pantalon. Pour en avoir le cœur net, le capitaine demande à Maurice d'appuyer sur le bouton, au sol, de la lampe halogène derrière lui. Maurice obéit, et sans faire exprès expose son arme à tout le service. Le capitaine fulmine tout en prenant un officier à côté de lui pour témoin :

— Voilà qu'il se prend pour l'inspecteur Harry, maintenant !

L'agent pris à témoin baisse la tête pour retenir un éclat de rire pendant que le capitaine demande à Maurice :

— Hé, Clint Eastwood, ça suffira un 357 ou t'as oublié que tu n'avais pas le droit d'être armé ?

Maurice :

_ Pute vierge ! J'ai plus ma tête...

Le capitaine se retourne à nouveau vers l'agent à côté de lui :

_ Regarde-moi la tronche qu'il a ! Il a sniffé du déboucheur d'évier, c'est pas possible...

Puis il continue en s'adressant à Maurice et lui demande de le rejoindre dans sa cage de Faraday pour un briefing. Le capitaine explique les tenants et les aboutissants de la mission que Maurice doit accomplir. Soit reconnaître deux terroristes présumés, fraîchement arrivés du Kosovo à Annecy. Il lui explique ensuite que les deux hommes doivent transporter des armes en vue d'un attentat domestique, mais le pays étant en alerte et les douaniers sur le qui-vive, il devra faire en sorte que les deux Kosovar passent la douane suisse sans encombre afin de pouvoir définir leur plan d'action pour les coincer avec la preuve formelle d'une tentative d'attentat sur le sol helvétique. Maurice écoute attentivement. Pour finir, le capitaine lui donne le lieu de rendez-vous et la tranche horaire sur un papier :

* Annecy, centre médical Roosevelt. Entre 9 heures et midi *

Puis, il renvoie à Maurice :

_ Vu la tête que tu te payes, ta couverture est toute trouvée. Profites-en pour faire un check-up.
Et il va falloir que tu lèves le pied Jim Momorrison...

_ A vos ordres, mon capitaine.

Le capitaine laisse ensuite Maurice partir vers sa mission, sachant pertinemment que ses conseils de modération sont restés dans le bureau avec lui. Et comme de bien entendu, une fois rentré chez lui pour préparer son voyage, Maurice glisse une bouteille de bourbon et un pochon de cocaïne dans sa valise avant de parcourir les cinq heures qui le séparent d'Annecy.

Au petit matin, la gueule blanche comme la nuit qu'il vient de passer à l'hôtel, Maurice se poste devant le centre médical et observe chaque patient qui rentre. Il fume cigarette sur cigarette. Entre deux, il fonce à la boulangerie attenante commander un café pour y mélanger le reste de sa bouteille de whisky. Après, il remonte dans sa voiture et attend. Une bonne heure est passée quand il aperçoit deux hommes typés qu'il soupçonne être ses clients. Maurice vide son verre cul-sec, écrase sa cigarette au sol en sortant du véhicule et pénètre à son tour le centre Roosevelt. Il tombe alors nez à nez avec la secrétaire médicale qu'il reconnaît. Maurice se fige, bouche ouverte et abasourdi. La secrétaire en question est Maya, son premier amour d'adolescent qu'il n'avait pas vu depuis plus de 20 ans. Maurice bégaye :

_ P...ute vie...rge ! Maya !

_ Charmant ! Lui répond la demoiselle.

Surprise, elle lui demande ce qu'il fait là. Maurice lui dit qu'il a comme un coup de fatigue et qu'il a besoin d'être ausculté. Maya lui demande ensuite de ses nouvelles, mais Maurice, tout en guettant les deux hommes dans la salle d'attente, lui dit qu'il ne peut pas lui parler ici, qu'il ne se sent vraiment pas bien et qu'il lui faut voir un médecin immédiatement. Maya accepte et lui propose d'aller boire un café à côté, une fois qu'il aura été vu par un spécialiste. Maurice acquiesce de la tête et rejoint la salle d'attente. Il se place en face des deux hommes et fait semblant d'avoir du mal à s'asseoir. Pour attirer le regard des deux suspects, Maurice penche la tête en arrière, comme s'il allait tomber, tout en poussant un râle, puis la redresse d'un coup sec pour plonger ses yeux dans les leurs. Puis il se lève ensuite brusquement pour foncer aux toilettes comme s'il allait vomir. Il s'enferme, sort son téléphone et appelle son chef. Le capitaine décroche.

_ J'ai.

Le capitaine demande :

_ Sûr ?
_ Sûr. Répond Maurice.
_ Alors tu connais la procédure.
_ A vos ordres, mon capitaine.

Après s'être mouillé le visage, il se rassoit dans la salle d'attente et puis se précipite sur le parking. Une fois dehors, il place un mouchard sous la voiture des deux Kosovars et allume l'application sur son smartphone. Il retourne ensuite dans le centre et dit à Maya :

_ Finalement, ça va mieux. On va s'en jeter un ?

Une fois remplacée par une collègue Maya rejoint Maurice en terrasse de la boulangerie. Ils commandent un café et entament la conversation.

_ Alors qu'est ce que tu deviens ?
_ Je suis perdreau maintenant.

Maya est surprise.

_ Quoi ? Tas toujours le même langage à ce que je vois.
_ Je suis flic, haut perché dans un poulailler.
_ Tu te fou de moi ? Si je ne m'abuse, la dernière fois qu'on s'est vu, tu sortais de prison et la fois d'avant tu trafiquais de la poudre.
_ J'ai passé un pacte avec le diable. D'après que j'ai les mirettes de Steve Austin et que je pourrais lever un carnavalier derrière un loup dans un bal mosquée.
_ Alors là, je suis sur le cul ! Lui répond Maya, les yeux écarquillés.

Maurice à voix basse :

_ Par contre, mouche cousue ma pom pom girl. Je te fais confiance.

Là-dessus, Maurice jette un œil sur son application « tracker gps » et reprend.

_ D'ailleurs, faut que j'aille au turbin, mais si tu veux, je te bigophone et on se fait un gueuleton.

Maya lui dit oui et elle lui glisse son numéro. Il met le papier dans sa poche et monte dans sa Mercedes pour traverser la ville à toute vitesse et rejoindre, à bonne distance, les deux terroristes qui filent vers la frontière suisse. Il visse sa casquette sur sa tête et, malgré l'air frais, décapote sa SL 500, sachant pertinemment que l'on ne discerne que peu, ce que l'on distingue trop.

Toujours à la poursuite des deux Kosovar, Maurice enclenche son kit mains libre et appelle Pierrot, le parrain de sa fille. Il lui demande s'il est toujours en lien avec un douanier suisse de sa connaissance, mais celui-ci lui indique que non, qu'il n'est plus en contact avec et qu'il ne possède plus ses coordonnées. Maurice bougonne et se demande comment il va faire pour s'assurer que les deux terroristes puissent bien passer le contrôle douanier. Quelques kilomètres avant la frontière, Maurice fait monter son bolide dans les tours et double les deux Yougoslaves, une clope au bec et la musique à fond. Il accélère encore, mais garde la voiture des deux hommes en visu dans ses rétroviseurs. Presque arrivé au niveau de la file de voitures qui stagnent devant le poste de contrôle des douanes, Maurice double tout le monde sur la droite et accélère encore. Sa casquette manque de s'envoler quand il arrive aux barrières qu'il esquive de peu, forçant le passage, tout en faisant fumer les pneus. Les deux douaniers en poste ainsi que les trois autres dans le cabanon se précipitent dans leurs véhicules et se mettent à la poursuite de Maurice. Maurice accélère encore sur l'autoroute limitée à 120, zigzaguant entre les voitures immatriculée GE et 01 à plus de 200 km/h. La course-poursuite se termine sur un tronçon de route au niveau de l'aéroport. Le pauvre bougre se retrouve coincé par un barrage de police vite mis en place et est donc forcé de se rendre. Les policiers suisses le sortent de sa Mercedes et le plaquent au sol, un genou entre les omoplates. Maurice les insulte. Il manque de vomir son whisky puis se laisse enfin emmener au poste, les menottes aux poignets. Il se fend en injures depuis sa cellule, se moquant ouvertement de la garde suisse avec leurs chapeaux à plumes et leur conseille de retourner au Vatican gober des hosties.

Les policiers Genevois l'ignorent, et alors qu'il commence à s'endormir, deux officiels entrent dans sa cellule. Maurice se relève de son lit en béton. Le plus grand des deux hommes le questionne :

_ Vous êtes Maurice ?

_ Non, je suis Elisabeth Taylor, connard.

_ Alors je vous laisse deviner qui nous sommes, Monsieur Maurice.

L'homme plonge ses yeux dans les siens. Maurice regarde par le bas vers son cerveau à

travers les pupilles, puis il répond :

- _ Services secrets Suisses.
- _ Et mon collègue ? demande l'homme.
- _ Un bureaucrate de je ne sais où. Répond Maurice.

Les deux hommes se regardent d'un air satisfait avant que le premier lui dise :

- _ Tout juste, Monsieur Maurice. Moi, je suis agent du SRC, le service de renseignement de la confédération. Et mon collègue est coordinateur au MPT.
- _ MPT ! Quézaco ? Demande Maurice.
- _ L'anti-terrorisme, la SDAT de chez nous. Lui répond l'homme en-cravaté.

Il laisse ensuite s'écouler quelques secondes pour reprendre avec un sourire en coin.

- _ Votre réputation n'est pas une légende. Ravi de vous connaître. Vous vous doutez pourquoi nous sommes là... Nous savons ce que vous êtes venu faire dans le secteur et nous souhaitons collaborer, afin de collecter des informations sur le projet d'attentat qui se prépare.

Maurice s'esclafe :

- _ Oh ! Tout doux bijoux. C'est pas moi qui tiens les rênes, sinon je vais prendre une avoine. Laissez-moi demander à mon maquignon.

L'homme rend son téléphone à Maurice qui appelle son capitaine. Après avoir eu l'autorisation, Maurice est relâché et promet de reprendre contact avec les deux officiels.

À plus d'une centaine de mètres au-dessus du lac Léman, le jet d'eau surplombe les voitures de luxe et les boutiques d'horlogerie. Pas le moindre mendiant à l'horizon ni rodéo urbain, et les trottoirs aseptisés scintillent comme le sol thermoplastique d'une salle de scanner en polyclinique. Sur la promenade convergent les joggeuses botoxées et les pulls marine noués sur les épaules. Au milieu de ce laboratoire du monde parfait, une ombre flotte sur la rue : c'est Maurice, décapoté, musique à fond et casquette sur les yeux, qui siffle une rentière au corps d'adolescente et tailleur Vuitton, avant de remettre ses yeux sur son application GPS pour suivre la route du véhicule des deux Kosovars pistés. Mais la destination indiquée sur le

GPS l'emmène devant la porte du Service cantonal de fourrière des véhicules, en périphérie de la ville.

Il craint de comprendre... Et en effet, au comptoir le responsable lui indique que la voiture a été récupérée sur un emplacement gênant, il y a moins d'une heure, rue Pellegrino Rossi. Maurice en informe son capitaine par message et se rend à l'adresse d'enlèvement. Il fait quelques pas dans la rue. Il cherche. Réfléchis. Et rentre dans une chicha dans une rue perpendiculaire pour demander :

_ Excuse-moi chef, je me demandais si c'était bien un quartier Yougo ici.

Le commerçant lui répond que non. Qu'il y a bien quelques émigrés d'Afrique noire qui trafiquent de la cocaïne le soir au pied des feux rouges, mais qu'il n'y a aucune communauté proéminente dans ce quartier. Maurice le remercie et se retourne pour sortir. Sur le pas de la porte, le commerçant lui gueule tout fort :

_ Par contre vous risquez d'en trouver au Sex Center à quelques dizaines de mètres...

Maurice lève la main vers l'homme pour le remercier et reprend son chemin. Ses bourses durcissent sous son Levi's brut à imaginer la taille des bonnets des entraîneuses derrière les vitrines. Il accélère le pas. Et c'est une caricature de maquerelle blonde d'une cinquantaine d'années qui l'accueille dans le lupanar. La dame demande à toutes ses filles de s'aligner dans le couloir pour que le client puisse faire son choix. Comme un vainqueur devant cette colonne de poitrines surdimensionnées, Maurice avance, le sexe vers le haut et le menton vers le bas. Il est déchiré par la décision de savoir où plonger ses yeux, à choisir entre les profondeurs de l'âme ou l'écume, en surface, que forme la dentelle blanche. Mais quand il entend le prénom Djilia, il se stoppe et traverse les globes oculaires de la jeune fille. Il aperçoit cette petite lumière au fond du noir de sa pupille, comme à chaque fois... Sans aucune hésitation, Maurice désigne la fille et la suit dans l'escalier qui mène à la chambre, les yeux sous sa jupe cette fois. La fille lui demande de payer d'avance, mais Maurice râle le prix :

_ Quoi ! 100 francs Suisses pour une flûte ? C'est le tarot d'une bonne femme et d'une baraque au Congo belge !

Il paye et s'assoit ensuite sur le rebord du lit, il sort un petit sachet et se dessine une belle ligne sur la table de chevet avant de l'aspirer, par son gros nez, à toute vitesse. La prostituée s'agace et lève la voie. Maurice sort alors son Magnum 357 de son pantalon pour le poser à côté de lui. La prostituée se fige. Il déboutonne la braguette de son jeans tandis que la pute s'agenouille et empoigne le sexe de Maurice en érection. Elle se l'enfourne, et va et vient jusqu'à la glotte. À peine au bout de quelques secondes, Maurice se retire pour ne pas jouir immédiatement. Il attrape la fille par le bras et la projette sur le lit à plat ventre. Maurice la bloque de tout son poids en lui tenant les cheveux d'une main et les poignets de l'autre et il la pénètre violemment sans préservatif. Maurice se déchaîne. Il la tamponne de tout son fort, comme une punition, tout en lui mordant les triangles et lui glisse tout doucement à l'oreille qu'il est à la recherche de deux émigrés Kosovar. La fille reste muette et continue de se faire

ramoner le conduit sans broncher. Quand Maurice se répand, la prostituée est en larmes, étendue dans une flaque de sueur et elle a le souffle court. Il se retourne ensuite sur le côté, se lève du lit et reboutonne son 501 dans lequel il glisse son arme pour s'éloigner sans daigner reposer son regard sur la fille. C'est à pas rapide que Maurice sort du bordel. Il s'empresse de remonter dans sa voiture et de se renfoncer sa casquette sur la tête. Il s'allume une cigarette et attend. Il ne lui faut pas beaucoup attendre pour apercevoir la prostituée sortir du Sex Center, un long manteau sur les épaules. Quand elle démarre sa fiat 500, Maurice laisse passer deux voitures et se met à sa suite. Il la suit jusqu'à ce qu'il semble être son appartement. La fille est rentrée, mais a laissé la porte entrouverte. Maurice jette un œil et se colle contre le mur à gauche de la porte. Et il appelle son capitaine qui répond :

_ Oui, Momo ?
_ Je les ai repris. Y a un Mauser 57 sur la table.
_ Reçu. Garde les en visu, j'appelle la cavalerie.

Toujours le capitaine au bout du fil, Maurice se retrouve nez à nez avec la fille qui ressort. Elle crie quelque chose en albanais et s'enfuit en courant. La porte se ferme d'un coup sec, Maurice est toujours collé contre le mur, son calibre devant le visage et le téléphone à l'oreille. Depuis l'intérieur, un des deux hommes crie à Maurice.

_ On sait que t'es là ! Viens si t'es un homme.

Maurice à son capitaine :

_ Capitaine, ils disent que je suis pas un bonhomme.
_ Non, Momo. Attends...

Le terroriste renvoi à Maurice.

_ Qu'est ce qu'il y a ? T'as rien dans le ventre ?

Au téléphone, le capitaine est inquiet :

_ Momo, écoutes...

Et avant que le capitaine n'ait pu finir sa phrase, Maurice raccroche et dit tout bas :

_ Pute vierge !

Un fin rayon de lumière traverse le couloir éteint depuis le judas de la porte. Au moment où le rayon de lumière disparaît, Maurice se dresse devant la porte et il appuie sur la détente. L'œil traversé par la balle de gros calibre, le terroriste est envoyé en arrière et toute la matière organique que contient l'arrière de sa boîte crânienne se retrouve encollé sur le mur de derrière. Maurice se place contre le mur en face de la porte et s'élance. Un grand boum et la

porte tombe. Maurice pénètre l'intérieur de l'appartement et se fixe dos au mur de la pièce principale. Il sort sa tête à toute vitesse et la ramène. Le deuxième homme est réfugié dans un coin de la pièce, son fusil-mitrailleur à la main. Maurice prend une grande respiration et la bloque. Presque inconscient à cet instant, l'esprit dans une sorte de substrat, comme au ralenti, Maurice avance son pied dans la pièce et avance vers l'homme tout en lui vidant le reste de son chargeur dans l'estomac. Les coups de feu résonnent, soit cinq détonations en tout. L'homme mort, au sol dans une mare de sang et de viscères, Maurice se rapproche du corps et demande :

_ C'est qui qu'a rien dans le bide, maintenant ?

Genève. Novembre 2025. Assis au comptoir du restaurant bistronomique le plus fréquenté de la ville, Maurice attend que Pierrot sorte de sa cuisine. Toujours un verre à la main, sa nouvelle mise à pied se passe bien. Il évite les regards. Il regarde en l'air ou au niveau des hanches. Puis, il laisse aller son esprit à des souvenirs. Des flashbacks du lycée, quand il sortait avec Maya, elle sur ses genoux, près du baby-foot, un demi-pêche et la mobylette garée devant le bar. Mais le stress le fait redescendre sur terre. Il regarde sa montre, car Maya ne doit plus tarder à arriver. Pour l'occasion, il lui a fait envoyer la même robe longue noire qu'il lui avait offert adolescent. Et juste quand il recommande un autre verre, Pierrot sort de sa cuisine.

_ Alors pine de Schmidt, ça y est, t'as daigné me rendre visite !

_ J'avais du souci.

_ T'as arrêté les méchants ?

_ Ouais. Mais j'en ai marre, ça me met les rognons à la poêle de sauver le monde tous les deux jours.

_ Pauv' biquet ! Plaisante Pierrot, avant de demander : _ Au fait, tu manges avec qui ? J'ai vu 2 couverts dans les résa.

_ Maya, mon premier amour. Une môme de mon patelin que j'ai toujours connu. Je l'ai croisé chez le toubib où elle charbonne.

_ Il t'a pas fallut longtemps pour oublier Justine, salopard !

Maurice se stoppe un instant pour réfléchir et renvoi d'une voix monocorde :

_ Les tourterelles, aussi belles soient-elles les unes que les autres, aucune ne remplace la toute

première que l'on ait jamais vu.

Au même moment, la porte d'entrée s'entrouvre et la belle apparaît. Sa longue robe noire de velours termine sa descente jusqu'au-devant de la pointe de ses escarpins, formant comme une légère traîne autour d'elle, tandis qu'elle avance doucement contre d'autres clients en cherchant Maurice dans la salle. Tout en vérifiant qu'il n'a pas de poils qui sortent du nez ou des oreilles, et avant de se repeigner les sourcils avec les doigts, Maurice dit à Pierrot :

_ Reluque derrière. C'est elle !

Pierrot demande :

_ Elle s'appelle pas Ariane plutôt ? C'est quoi cette fusée ?

_ Tu trouves pas qu'elle a la même bobine que Marion Cotillard dans le film Public Ennemis ? Demande Maurice.

_ Ouais, sauf que tu ressembles pas à Johnny Depp.

Maurice éclate de rire. Maya se rapproche de Maurice qui présente son amie à Pierrot. Enchanté et après les formules de politesse habituelles, Pierrot les installe à leur table. Il s'assoit quelques minutes avec eux. Ils commencent par parler des actualités, mais Maurice s'arrête sur la montre à Pierrot et le questionne. Il lui demande la marque et le prix. Pierrot répond :

_ C'est une Lornet, la dernière sortie. C'est la quatrième série, produite qu'à une centaine d'exemplaires. Elle m'a coûté 50 000 euros.

_ Pute vierge ! S'étonne Maurice. 35 Millions d'anciens francs pour une tocante ! Tu serais pas un peu englué du citron ?

Puis la conversation revient aux banalités. Pierrot appelle un serveur pour prendre la commande et leur propose de leur faire une fondue aux truffes de derrière les fagots. Maurice demande alors d'agrémenter les fagots avec du vieilli en fût de chêne qui ne met pas la gueule de bois. Pierrot les fait servir et leur souhaite un bon appétit. En attendant les assiettes, les deux anciens amants se testent. Ils parlent de leurs connaissances passées et des ragots de leur village. Maurice se retient de ne pas descendre la bouteille de grand cru trop rapidement. Maya remercie Maurice pour la robe, mais fait la vierge effarouchée quant au fait qu'il est trouvé son adresse sans lui demander. Maurice se fend en excuse et prêche la déformation professionnelle. Leurs assiettes terminées et la deuxième bouteille de vin commandée, Maurice ne peut pas s'empêcher de lui faire la cour. Tout les deux se remémorent les promesses qu'ils s'étaient faites à 17 ans et avouent bien volontiers que leur chemin n'aurait jamais dû se séparer à un moment donné. Maya reste en recul, mais fixe avec envie, à plusieurs reprises, les lèvres et les fossettes de Maurice. Et à l'instant où Maya pose ses deux mains sur la table, Maurice lui prends la gauche et lui dit :

_ Maintenant que je t'affranchisse d'un truc. Tu sais, il doit pas me rester 10 plombes avant de caner...

Maya le coupe énervée.

_ Si tu dois me dire quelque chose d'important, je ne t'en voudrais pas si tu fais un effort de vocabulaire.

Maurice se concentre et puis dit :

_ Depuis ton retour, ma vie, c'est un film de Cédric Klapisch.

Mais elle reste silencieuse. Alors il reprend :

_ On aurait tellement pu s'aimer.

Maurice n'entend plus la musique des couverts qui s'entrechoquent en bruit de fond, ni les rires appuyés des tables rondes qui plaisantent. Il réfléchit quelques secondes, puis d'un coup relève la tête et lui dit :

_ Je veux passer le reste de mes jours à tes côtés.

Sélim Anthony. Éditions Pomarin. Novembre 2025.